

peu partout. Et Nikitine court à droite et à gauche, en faisant claquer sa langue, d'un air fâché :

— On voulait se distinguer, nous autres... Se distinguer, diable !... Et on nous laisse enfermés ici !...

Dans le corridor retentit une sonnerie qui appelle les délégués à la salle des séances.

Où aller ? Au Palais d'Hiver avec les nôtres, ou bien au Congrès ?... Je monte vivement l'escalier. J'attends. On ne se décide pas à commencer. Je redescends en trois sauts. En bas aussi, on attend que ça commence. Je prends place avec Nikitine sur un camion. Nous allons en ville distribuer des appels tout fraîchement imprimés. Nous faisons un grand tour dans la ville. Nous avançons du côté du Palais. On va donner l'assaut. Nous rentrons à Smolny...

...Et, sur l'estrade, se tient un homme dont la mâchoire tremble et qui pousse des hurlements hystériques :

— Là-bas, des canons tirent sur le Palais d'Hiver... Entendez-vous, on tire là-bas ?...

— Non, sans blague ! On tire ? En es-tu sûr ? En voilà une histoire ! Pourtant, ici, on dirait bien qu'on n'entend rien...

Et quand cette mâchoire tremblante qui protestait contre « le tir du canon » est sortie du congrès, quand il ne reste plus une seule de ces tremblantes mâchoires dans l'assemblée, — alors, alors, on ne voit plus, alors, que des yeux, des yeux et des yeux !... Des yeux flamboyants, des yeux qui brûlent du feu de l'insurrection... Et quand tous ces yeux, tout à coup, se confondent en une mer éblouissante de lumière... et quand, sur cette mer, en rafale, passe le grondement des applaudisse-

ments qui se change bientôt en ouragan d'enthousiasme... et quand cette tempête soulève et pousse les vagues fulgurantes de ce grand Œil, du bas de l'estrade, haute là comme une roche, et que, de cette roche, la vague replonge en bas, dans l'abîme des yeux flamboyants, — alors, alors, je me souviens des paroles de notre charpentier :

« Qu'est-ce que la révolution ? »...

La révolution... c'est, si vous voulez, le carillon argentin, caressant, qui annonce, qui chante le beau lointain, le bel avenir. Et c'est aussi le tocsin qui signale l'incendie du monde.

Ce sont les battements plus pressés d'un petit cœur d'homme, quand, tout à coup, il a peur, très peur, et qu'il pressent cependant, qu'il attend quelque chose de particulièrement bon... Et ce sont aussi comme d'un énorme marteau sur une enclume, des coups qui s'abatent, qui s'abattent, les coups des cœurs de toute l'humanité s'efforçant de briser la cage trop étroite du monde.

En somme, qu'est-ce, la Révolution ?...

Probablement tout. Tout homme peut l'aimer, car elle apporte un don à chacun. Ne peuvent la haïr que ceux qui ne veulent entendre ni les tendresses du cœur, ni les grondements furieux de l'orage ; que ceux qui ferment les yeux à toutes les vilénies du passé, à la splendeur de l'avenir...

La révolution, — c'est d'aimer et de haïr de toute son âme. Il est possible de la sentir, de la comprendre... et notre charpentier la sentait, la comprenait. Mais il n'arrivait pas à exprimer cela par des mots. En revanche, ce qu'il ne savait pas dire..., il savait le faire...

La Démocratie Révolutionnaire en Octobre

Par E. DRESEN

Quatre ans, une suite d'événements qui ont frappé de surprise le monde entier : le coup d'Etat d'Octobre, la liquidation de l'Assemblée Constituante, Brest, Skoropadsky et Mouraviev, la révolution en Allemagne, Koltchak et Dénikine, la chute de Kiev et la marche sur Varsovie, la paix de Riga ; victoires et défaites ; et au-dessus de tout cela, malgré tout, toujours visible, indélébile, le Rouge Etendard de la Rouge République.

Le Gouvernement Provisoire avait été constitué en droit par le manifeste impérial du 2 mars. Toutes ses transformations ultérieures s'accomplirent suivant le principe d'une légitime succession. Mais le 25 octobre repoussa résolument toutes les traditions et toutes les formalités de la succession constitutionnelle. Au lieu de déclarer le Gouvernement Provisoire déposé, le Soviet des Commissaires du Peuple prit la direction du pays. Les masses ouvrières et militaires, exténuées par une guerre qui, pour eux, restait incompréhensible et sans but, fatiguées de la politique désordonnée et impuissante du Gouvernement Provisoire, placèrent toutes leurs espérances dans la nouvelle autorité. Le pouvoir qui tombait, ne leur avait rien donné et ne pouvait rien leur promettre.

Les socialistes de l'aile droite, — ceux qui formaient ce que l'on appelle la démocratie révolutionnaire, — qui avaient dirigé la première révolution, se trouvèrent devant une question nettement posée : Que faire ensuite ? Et cette question avait, pour beaucoup d'hommes de ce milieu, un sens tragique.

Dépassés par les masses laborieuses, ils ignoraient les

sentiments et les besoins de l'ouvrier ; leur idéologie était étrangère aux multitudes ; ils ne comprenaient pas les exigences du moment ; ils se représentaient d'une manière illusoire l'évolution possible du système gouvernemental à l'époque révolutionnaire ; — toutes ces causes empêchaient les hommes de la démocratie révolutionnaire de comprendre et d'agir. Sentant l'instabilité de leur position, ne pouvant apprécier justement ce qui s'accomplissait, beaucoup d'entre eux se retirèrent à l'écart, loin d'événements qu'ils ne pouvaient comprendre et auxquels ils assistaient dans une complète impuissance. Et ce fut le meilleur parti. Mais d'autres se conduisirent tout différemment. A tout prix, en s'alliant avec n'importe qui, « avec le diable si l'on voulait, et en s'aidant des verges de Paul I^{er} » — (comme le disait récemment Iablonovsky) — ils prétendirent arracher le pouvoir aux usurpateurs ! On paraissait oublier qu'une révolution conséquente dans ses actes, poussée jusqu'à son terme logique, entraîne précisément l'usurpation du pouvoir.

Le mot d'ordre de la guerre impérialiste, de la guerre coûte que coûte, — jusqu'au bout, jusqu'à la victoire, — devint, dans la lutte contre les bolchéviks, le mot d'ordre de tous ceux qui avaient pâti à cause des journées d'octobre, de tous ceux que l'on avait écartés du pouvoir. Octobre fut une épreuve fatale pour la démocratie russe ; il brisa, il anéantit le naïf idéalisme de ces rêveurs, détachés de la vie, détachés du peuple, qui prétendaient servir le peuple, non selon ses désirs, mais suivant leurs goûts de bienfaiteurs...